

ciés en Europe; c'est ainsi que sa lecture sur la production économique du sucre de betteraves dans la province de Québec, que nos lecteurs ont pu lire dans la *Gazette des Campagnes*, a été reproduite par plusieurs journaux publiés en France par des écrivains qui s'occupent spécialement de cette industrie. Voilà un fait qui démontre que les fabricants de sucre en Europe reconnaissent en M. Barnard un homme entièrement renseigné sur ce genre d'exploitation.

Nous donnons ici l'extrait d'une lettre adressée à M. Barnard par une maison importante de France, qui a de grands intérêts dans la fabrication du sucre de betteraves :

"Je viens de lire une partie de l'admirable causerie que vous avez faite à l'école normale de Québec. Je vous remercie des beaux éloges que vous adressez à nos compatriotes qui ont défendu l'industrie sucrière de la betterave dans votre pays, industrie qui nous a donné tant de millions et porté notre agriculture à un si haut degré de perfectionnement.

"Permettez-moi de vous remercier également de la critique que vous faites au sujet des impositions à outrance qu'ont fait supporter à l'industrie sucrière ces hommes d'état qui ne voient que leur intérêt d'un jour sans se soucier de l'avenir.

"Je ne puis que vous applaudir des efforts que vous faites pour l'introduction de l'industrie sucrière au Canada, et si votre voix est entendue, certes, votre pays en retirera des richesses immenses."

Les fils de nos cultivateurs.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez souvent regretté la désertion de nos campagnes de la part d'un grand nombre de jeunes gens qui dès qu'ils sont en âge de gagner leur vie, n'ont rien de plus pressé que d'abandonner la culture de la terre pour se livrer à d'autres occupations.

Si l'agriculture est la profession la plus salubre, la plus attachante et la plus lucrative, qu'elle est la source la plus pure de la prospérité publique, comme on se plaît souvent à le répéter dans les journaux d'agriculture, la question de la désertion de nos campagnes par un trop grand nombre de jeunes gens doit assurément alarmer les véritables amis du pays, et il convient d'essayer à en connaître la cause et d'y apporter remède en autant qu'il est possible.

Les causes sont nombreuses, et pour ma part j'attirerai votre attention sur quelques faits bien propres à créer cet état de choses, et que l'on signale tout particulièrement dans les grands villages, où la jeunesse se donne que trop les allures de nos jeunes citadins des villes.

D'abord, M. le Rédacteur, on y rencontre des jeunes gens hantains qui ont le plus grand mépris pour les choses de l'agriculture, et le cultivateur qui permet à son enfant de s'associer à de tels jeunes gens peut être certain que bientôt son enfant qu'il destinait à la profession de l'agriculture en éprouvera un souverain mépris.

D'un autre côté, un grand nombre de nos cultivateurs semblent avoir en horreur toutes espèces d'améliorations agricoles, trouvent souvent à redire des soins attentifs que prend un voisin dans l'exécution de ses travaux. C'est un exemple bien fatal que l'on offre à l'enfant qui, lorsqu'il est en âge de raisonner, se dégoûte entièrement du genre de travail auquel il est soumis, n'ayant pour le faire que des instruments insuffisants et parfois en ruine; finalement après avoir essayé à vaincre les préjugés de ses parents, il abandonne entièrement la culture de la terre pour se livrer à une autre occupation.

En troisième lieu, M. le Rédacteur, la plupart des cultivateurs n'ont pas assez le souci de leur art; ils vous diront bien qu'ils sont orgueilleux d'être cultivateurs, etc.; mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il que plusieurs refusent une éducation agricole à l'enfant qu'ils destinent à cultiver la terre, tandis qu'ils ne se refusent à aucun sacrifice pour faire instruire ceux qu'ils destinent à une profession, sans même s'assurer d'avance s'ils sont aptes à embrasser telle ou telle profession, etc.?

Je pourrais, M. le Rédacteur, signaler bien d'autres faits qui ne sont propres qu'à faire déprécier la première de toutes

les professions: l'agriculture; mais je m'arrête ici, pour suggérer quelques moyens qui, suivant moi, pourraient être propres à donner aux enfants des cultivateurs une plus haute idée de la profession de leurs parents, celle de cultivateur.

Premièrement, les cultivateurs devraient s'appliquer à fournir à leurs enfants les moyens de se récréer d'une manière saine et agréable, afin que ceux-ci ne cherchent pas leur distraction en la compagnie de jeunes gens hantains et dissipateurs ou de mauvaises mœurs. Ils pourraient fournir à leurs enfants des livres utiles propres à les instruire et à occuper agréablement leur temps de loisir; quand ceux-ci auront acquis le goût de la lecture, ils seront les premiers à demander à leurs parents l'achat de traités sur l'agriculture et à souscrire aux journaux d'agriculture. La formation d'un Cercle agricole en y joignant une salle de lecture dans laquelle les jeunes gens pourraient avoir accès, leur serait très-profitable, surtout si les parents, pour en montrer l'exemple, favoriseraient d'une manière efficace ce mouvement. Ces jeunes gens, prenant part aux discussions sur des sujets agricoles, suivant leur capacité, graviraient davantage les renseignements puisés dans les journaux et les traités d'agriculture.

Secondement, l'établissement sur la ferme, d'une boutique dans laquelle les jeunes gens auraient à leur disposition toutes espèces d'outils, les habituerait à confectionner eux-mêmes différents instruments d'une exécution facile, et à réparer ceux qui seraient brisés; ce serait un agréable passe-temps, lucratif en amusant à la fois.

Enfin, si le cultivateur veut fournir à ses enfants une bonne éducation, il ne doit pas négliger d'employer les moyens d'y arriver. Pourquoi refuser de donner à l'agriculture ce que l'on accorde si libéralement aux professions, à l'industrie et au commerce? L'étude de la théorie agricole est aussi essentielle que la pratique; l'une ne doit pas aller sans l'autre; si l'on veut que le travail du cultivateur soit profitable, il faut que ce travail soit raisonné et appuyé sur les véritables principes de la science agricole.

Apiculture.

M. le Rédacteur de la *Gazette des Campagnes*,

L'apiculteur expérimenté qui veut nous prophétiser un hiver doux, dont il a cru découvrir les symptômes dans les ruchées d'abeilles, ne paraît pas avoir étudié suffisamment les mœurs de ces insectes pour appuyer solidement sa thèse. S'il l'eût fait il eût appris que, dans les pays chauds, les abeilles ferment autant que possible l'entrée de leurs demeures, non pas autant pour les garantir du froid que pour en rendre l'accès difficile aux ennemis du dehors plus gros et moins agiles qu'elles. Ainsi d'après les apiculteurs qui font autorité en ces matières, on a observé que dans le midi de la France les abeilles, après la saison de leurs travaux, construisent en arrière de la porte de la ruche des cloisons ou contre-forts en propolis, afin de créer ainsi un obstacle à l'un de leurs plus redoutables ennemis, le papillon *tête de mort*. La température probable n'a rien à faire avec ces précautions et l'on a tort en Canada de compter sur un prétendu pronostic, pour négliger de s'approvisionner de bois comme à l'ordinaire. Nous sommes obligés de ventiler la ruche durant l'hivernement même en Canada, sans quoi les abeilles n'y pourraient subsister. De sorte que ce prétendu calfatage n'a pas pour objet d'exclure l'air ni le froid.

Quant à l'existence des faux-bourgeois dans une colonie d'abeilles, après la saison des essaims, elle n'annonce rien d'autre que chose qu'un appauvrissement de la ruche, et sa ruine prochaine. C'est une ruche est orpheline ou possédée par une mère caduque.

Votre, etc.,

TROS VALIQUET, Apiculteur.

St. Hilaire Station.

Vaches qui retiennent leur lait.

Un correspondant au *New-York Tribune* nous envoie à ce journal le moyen suivant qu'il a employé pour empêcher les vaches de retenir leur lait: Il leur fait boire du lait avec des